ANGELO RINALDI, L'IMPOSSIBILITÉ D'UNE ÎLE.

Texte Antoine ALBERTINI
et Ariane CHEMIN
Photos Kamil ZIHNIOGLU

L'ACADÉMICIEN DE 85 ANS AVAIT ACCEPTÉ DE RETOURNER DANS L'"ÎLE", COMME IL NOMME DANS SES ROMANS SA CORSE NATALE. L'OCCASION, EN ARPENTANT LES RUES DE BASTIA ET D'AJACCIO, DE TENTER DE COMPRENDRE LES RESSORTS DE SA RELATION TUMULTUEUSE AVEC UNE TERRE QUITTÉE À 20 ANS ET SUR LAQUELLE IL N'EST PRESQUE JAMAIS REVENU. MAIS RIEN NE S'EST PASSÉ COMME PRÉVU.

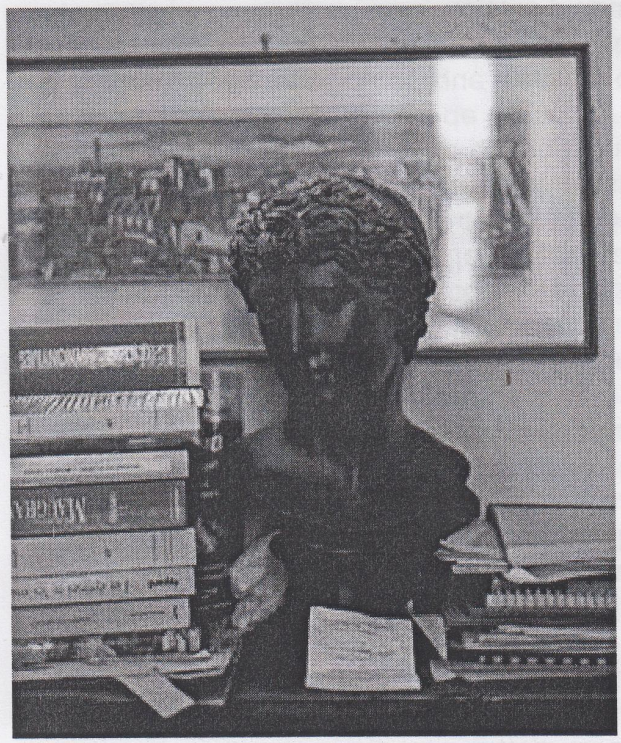
CETTE FOIS, C'EST LA BONNE. Le billet a été pris pour le 20 juin 2024, sur le vol Orly-Ajaccio de 18 h 20. Plus de trois ans que, après plusieurs faux départs, nous attendons ce moment. En février 2021, dans un salon de l'Académie française, nous avions proposé à Angelo Rinaldi de l'accompagner en Corse, le point fixe de ses livres. Il grillait cigarette sur cigarette malgré l'interdiction de fumer, pommettes hautes, teint théâtral, indifférent aux regards inquiets du personnel sur la moquette, glissant quelques « *Oh Santissima Madonna* » (« Sainte Vierge ! »), « *Piombu !* » (« Fichtre ! »), « *Ohimè* » (« Hélas ! »), comme dans l'écho d'une langue maternelle jamais tout à fait refoulée. Et finalement, du bout des lèvres : « *Pourquoi pas ?* »

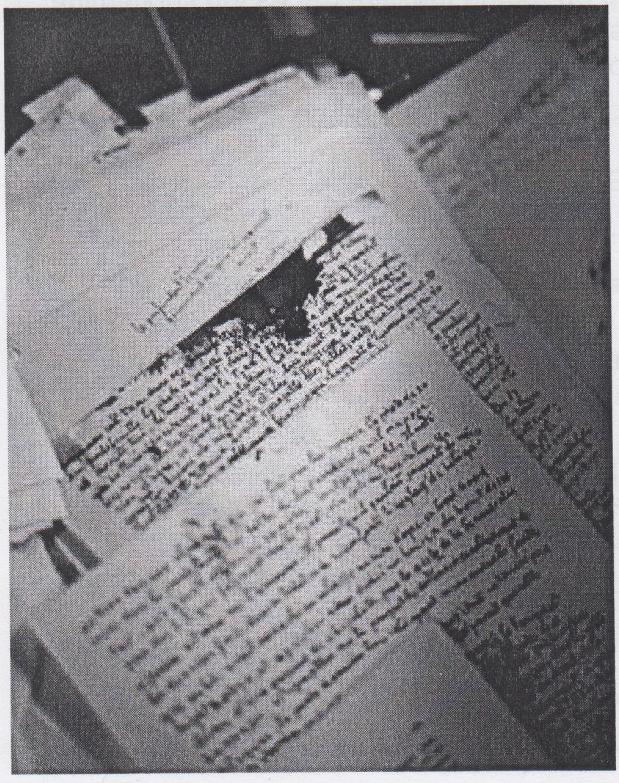
Franchir à 10 000 pieds d'altitude la Méditerranée et des décennies d'incompréhension, de méfiance réciproque, d'anathèmes furieux entre la Corse et le seul insulaire « immortel » (hormis Lucien Bonaparte, le frère de Napoléon, entre 1803 et 1816), organiser le retour de l'écrivain dans une île fuie à l'âge de 20 ans : quel bon sujet ! Il ne faudra pas le lâcher d'une semelle, traquer les lieux de son inspiration, tenter de cerner le malentendu. Ne pas oublier le pèlerinage par Ajaccio, avant de s'attaquer au Bastia de ses vingt premières années, l'y confronter à ses amis d'enfance, farfouiller dans les inconscients et les psychés, n'omettre aucun détail (son numéro de fauteuil à l'Académie française depuis son élection, en 2001 ? Le 20 !, l'indicatif départemental de la Corse ! Génial). Pas de scoop, mais de la nostalgie au carré : au soir de son existence, explorer les géographies sentimentales d'un écrivain de retour chez lui pour la première fois depuis… Depuis quand, d'ailleurs ?

Il faut se méfier de l'influence du mobilier urbain sur les fantasmes journalistiques. Un plot du quai Conti a eu raison du projet : peu après notre rencontre dans le salon enfumé de l'Institut, Rinaldi bute sur l'obstacle et doit se résoudre à se déplacer un temps avec une canne. Partie remise, c'est promis. Voilà qui laisse le temps d'enquêter sur sa vie passée en Corse et de tenter de comprendre les ressorts d'une relation tumultueuse, en découvrant au passage son chez-lui, dont il ne sort plus guère, dans le quartier parisien de la porte Saint-Martin. Le lit Empire dans la grande pièce, l'appartement encombré de livres – « *À cause d'eux, je finirai par coucher sur le palier* » –, le rituel du whisky de 19 heures avec ses nombreuses visites. « *Allez, un petit dernier.* » Sur les étagères, au milieu de figurines et de bibelots, des portraits de Françoise Giroud, avec laquelle ce critique littéraire naguère si craint travailla à *L'Express*, avant de rejoindre *Le Nouvel Observateur* puis *Le Figaro littéraire*, de 2003 à 2005.

Pendant trente ans Rinaldi a façonné son image d'incorruptible, refusant les « *dîners de courtoisie* » avec les éditeurs pour glorifier des auteurs inconnus ou exigeants et en éreinter beaucoup d'autres, Marguerite Duras, Michel Houellebecq et même Philip Roth, sans oublier la corporation des critiques littéraires, « *paisibles alligators dont l'œil blasé affleure, depuis le jurassique, à la surface du marigot* ». Trois décennies de romans, aussi, avec *La Maison des Atlantes* (Denoël), prix Femina 1971, *Les Jardins du consulat* (Gallimard, 1984) ou *La Confession dans les collines* (Gallimard, 1990). La Corse n'y apparaît qu'en ombre portée, et rarement sous un bon jour.

À Bastia, des descendants d'une « *grande famille* », comme on appelle ces dynasties patriciennes, exhument devant nous la vieille carte postale d'un berger « *typique* » monté sur un âne, devant la tour génoise du village de Furiani, à quelques kilomètres au sud. C'est le grand-père d'Angelo, ils en sont certains. Possible. Le père et la mère de l'académicien, devenus commerçants, étaient issus d'une lignée de bergers. Pour Pierre-François Rinaldi, les origines sont à chercher du côté du Nebbio, la région de Saint-Florent, avant que ce petit village de bord de mer ne devienne, dans les années 1960 et 1970, le Saint-Trop' corse. Son épouse, Padoue Antoinette Pietri, femme discrète, a grandi quant à elle dans la Castagniccia, la « Châtaigneraie » du sud de Bastia, à Pianello, « *deux cents habitants avant la guerre, trente aujourd'hui* », nous raconte Angelo Rinaldi avant le départ. À l'entendre, ce village est le dernier de l'île où il aurait mis les pieds depuis qu'en 1979 il a enterré sa mère dans un tombeau du cimetière de Bastia tourné vers la mer, où elle avait mis ses dernières ○○○





Ci-contre, un buste antique dans la chambre d'Angelo Rinaldi, à Paris, le 31 juillet. En bas, des pages manuscrites du romancier, sur son bureau.

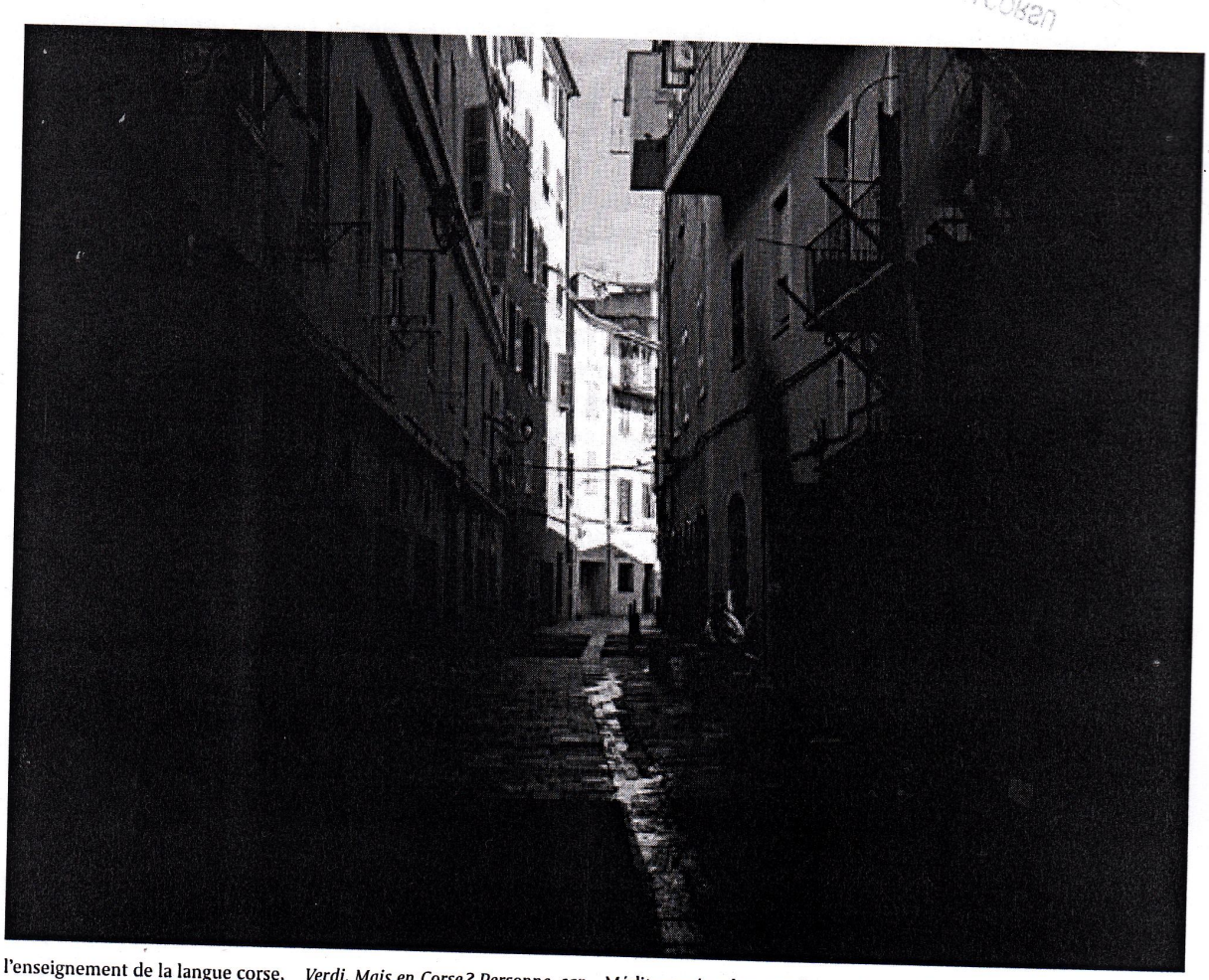
Page de droite, la rue Campanari, à Bastia. Au numéro 5, se trouve la maison natale de l'auteur.

EN CORSE, ÉVOQUER LE NOM DE CET "ACADÉMICIEN QUI NOUS DÉTESTE", C'EST SE COGNER AU SILENCE OU À DES GESTES AGACÉS, QUAND CE N'EST PAS À UNE VIEILLE HISTOIRE DE TROUPEAUX ENTRE FAMILLES.

○○○ économies. *« Je suis revenu en Corse il y a vingt-cinq ou trente ans, clandestinement. Ça m'a pris presque deux jours de monter depuis Ajaccio. Parfois, je me dis que ce sont des souvenirs inventés. »* D'autres prétendent avoir aperçu l'écrivain ailleurs dans l'île, comme à Porto-Vecchio. Qui croire ?

En descendant de leurs villages, les Rinaldi-Pietri s'étaient d'abord arrêtés à Furiani, *« au gré de l'avancée des troupeaux »*. Pour des villageois comme eux, Bastia est presque une ville étrangère, un monde de rémouleurs, de *pisciaghje* (« poissonnières ») appâtant le chaland dès l'aube : *« Il y avait dix petits chalutiers, les pêcheurs nous rapportaient de l'étang de Biguglia le mazzardu, le mulet »* – l'écrivain prononce le mot à la bastiaise, avec le « a » légèrement modulé en « è ». Dans la ville se mêlent des familles de *sgiò* (« notables ») et de cheminots communistes, tous à la messe le dimanche ; des charbonniers sardes ou lucquois tirant leur âne attelé à une charrette pendant que les *« chjocche »*, les gamins chargés de mener le charivari de Pâques, traînent derrière eux bidons et boîtes de conserve au bout d'une ficelle. Le facteur criait les noms des familles pour distribuer le courrier, des paniers remontaient jusqu'aux fenêtres, débordant de tomates, d'anchois emballés dans le journal de la veille ou d'oignons de Sisco, un village du Cap corse. Mais, pour ressusciter ce décor si familier, Angelo Rinaldi fait un détour par Rome et sa chère Italie. *« Dans le Trastevere – le quartier des Corses, comme vous savez, ils y sont arrivés en même temps que saint Paul –, tout, de l'odeur d'épices et d'origan à celle du pipi de chien, me rappelle Bastia. »*

En Corse, évoquer le nom de cet *« académicien qui nous déteste »*, c'est se cogner au silence ou à des gestes agacés, quand ce n'est pas à une vieille histoire de troupeaux entre familles. Car les bêtes et les chèvres ne sont pas étrangères à la défiance, la haine parfois, dont souffre Angelo Rinaldi sur son île. C'était à l'été 2000, deux ans et demi après l'assassinat du préfet Claude Érignac, alors que Lionel Jospin menait des pourparlers (avortés depuis), en vue d'accorder à la Corse un statut d'autonomie. L'académicien est interrogé dans *Le Nouvel Observateur* sur



Kamil Zihnioglu pour M Le magazine du Monde

l'enseignement de la langue corse, sujet hautement épidermique, et lâche sa petite bombe : « *On n'a guère en commun qu'une certaine façon de siffler les chèvres pour que les bêtes, à ce signal, le soir, regagnent leur enclos.* » Tollé sur l'île, où la punchline est charcutée pour se transformer en une « *langue corse tout juste bonne à siffler les chèvres* ». Les nationalistes citent les écrivains Albert Memmi et Frantz Fanon pour expliquer que cette provocation est la plus pure manifestation de la « *haine de soi* » des « *colonisés* » – et qu'importe si Rinaldi parle un corse irréprochable. « *Une langue n'est fixée que par des chefs-d'œuvre,* maintient-il calmement, vingt-quatre ans plus tard, en écrasant son centième mégot dans une tasse, « *comme à l'armée* ». « *L'Italie a été fondée par trois grands hommes, Dante, Cavour, Verdi. Mais en Corse ? Personne, car Paris a tout de suite mené une politique d'assimilation. Il n'existe qu'un seul spécialiste de Frédéric Mistral et du provençal, et il est à Tokyo !* »

EN Corse, on adore détester ceux qui réussissent, surtout lorsqu'ils ont quitté l'île pour vivre ailleurs. À Bastia, la saillie sur les « *chèvres* » redonne vie, d'une drôle de manière, à un écrivain un peu oublié, absent des librairies de l'île, tenu à l'écart par les nationalistes et bientôt remplacé par une nouvelle génération, Marie Ferranti, puis Marcu Biancarelli ou Jérôme Ferrari, Prix Goncourt 2012. Qu'à Paris, une partie du milieu des lettres le déteste, rien de plus normal : il n'a épargné personne. Mais il fait désormais office de repoussoir de l'autre côté de la Méditerranée, alors que les récits à clé de *La Loge du gouverneur* (Denoël, 1969) ou de *La Dernière Fête de l'Empire* (Gallimard, 1980), tous ou presque republiés chez Folio, sous des couvertures choisies avec l'historienne de l'art Françoise Cachin, racontent comme personne la plus toscane des villes corses, Bastia. L'affaire de la langue des chèvres a fait des ravages, et si quelqu'un s'avise de citer de vieilles contributions de l'écrivain à la revue corsiste *U Muntese,* qui défendait la langue corse dans les années 1950, ce n'est pas une circonstance atténuante mais une preuve de duplicité.

Avril 2021. Deux mois après la chute sur le trottoir du quai Conti se pose la question de relancer le projet. Angelo Rinaldi est-il disponible pour son *rigiru,* son retour au pays natal ? Apparemment, oui. Les vols sont vides à cette période de l'année, aucun souci pour l'hôtel non plus. Patatras : une troisième période de confinement est décrétée, après une flambée de Covid. Pas grave, on décale de nouveau, ce qui permet d'apprendre que l'idée du pèlerinage rinaldien en terre corse n'est pas exactement neuve. D'autres ont lancé l'invitation bien avant nous. Son ami d'école, l'ancien maire de Bastia Émile Zuccarelli, plusieurs organisateurs de festival, et même l'actuel maire nationaliste Pierre Savelli qui, en 2021, voulait le voir porter la candidature bastiaise de « *capitale européenne de la culture* » pour 2028. À tous ceux-là, il a opposé un refus poli : des projets à terminer, des amis à voir à Paris, jamais le bon moment.

Pourtant, on y croit. Après tout, Rinaldi adore *Le Monde,* qu'il dépiaute chaque jour, comme ○○○

○○○ le quotidien italien *La Repubblica*. C'est sûr, il acceptera de remonter à Bastia la rue César-Campinchi, entre le quartier de la préfecture et le palais de justice, et de s'offrir une halte au numéro 19, où il a passé la majeure partie de sa jeunesse. « *C'est dans l'ancienne rue de l'Opéra, à côté de la pharmacie Mozer Bartoli* », renseigne-t-il depuis Paris. En éternel Bastiais, il a gardé l'habitude de se tenir au courant de tout, changement de bail de telle boutique, divorces, décès, *puttachji* (« ragots »). « *Il vit seul mais il sait tout ce qui se passe sur l'île, c'est un moine téléphonant* », dit Pascal Marchetti-Leca, un Calenzanais qui enseigne la littérature à l'université de Corte et donne chaque année à lire à ses étudiants un ou deux textes de l'écrivain. « *Il se tient au courant pratiquement quartier par quartier* », s'amuse Jacques Thiers, agrégé de lettres classiques et figure du monde intellectuel insulaire, longtemps interlocuteur fidèle de l'académicien. « *Plus on s'éloigne géographiquement de son pays, plus on lui ressemble,* élude Angelo Rinaldi. *Je suis plus corse à Paris que je ne pourrais l'être là-bas.* »

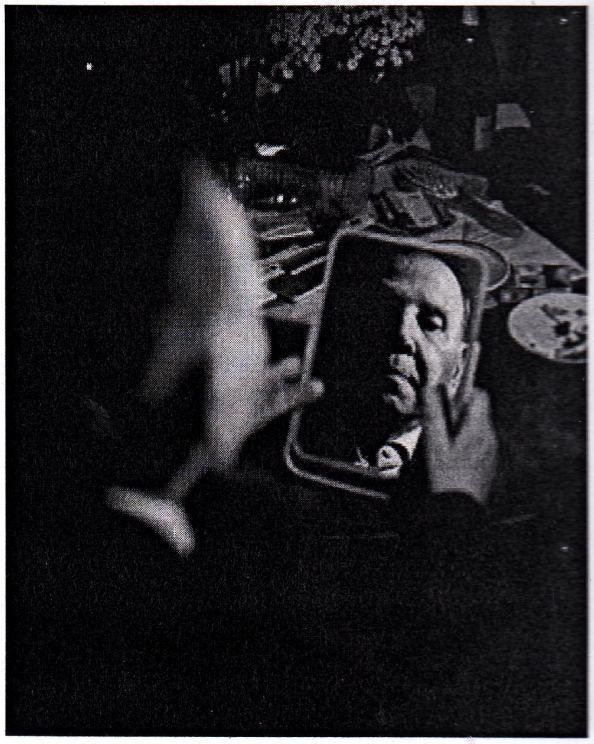
Un peu plus haut dans la ville, quartier Saint-Joseph, près de la citadelle, se trouve la maison natale. Au 5 de la rue Campanari exactement, l'ancienne « *rue des fondeurs de cloches* », si encaissée que, faute de soleil, le linge suspendu aux balcons met des heures à sécher. Ange-Marie Rinaldi y a vu le jour le 17 juin 1940, ont toujours rapporté les notes de ses éditeurs et que relaie Wikipedia. Sur sa fiche d'état civil, pourtant, c'est le 17 juin 1939, juste avant la guerre. « *L'état civil s'est trompé. Écrivez 1940* », s'agace pour la première fois l'écrivain.

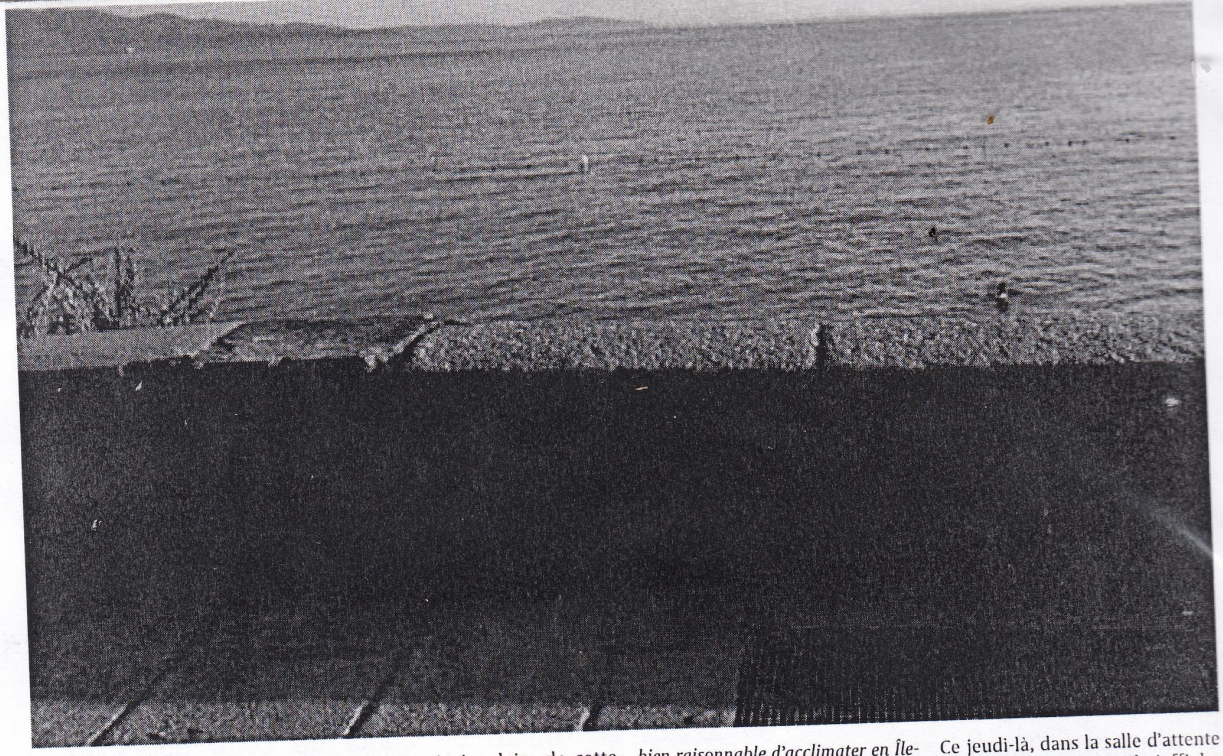
ON entre rue Campanari en passant, tiens, par la rue Sant'Angelo, comme le petit nom donné par sa grand-mère à Ange-Marie Rinaldi, fils unique du couple Rinaldi, 25 ans pour le père, 32 pour la mère. Sur la porte en bois, un heurtoir. Au-dessus du digicode, une statuette de la Vierge dans sa niche votive. Rien d'autre. Les initiés de la « Blanche » de Gallimard, où il a publié l'essentiel de son œuvre, doivent chercher ses traces ailleurs. Un vieux Bastiais l'assure, index levé vers le haut de la place Saint-Nicolas : l'immeuble monumental de la Société générale a servi de modèle à *La Maison des Atlantes*, prix Femina raflé à l'arraché à l'écrivain Didier Decoin. Les entrailles de cet élégant *palazzu*, bâti par une richissime famille qui avait fait fortune en émigrant en Amérique du Sud, recèlent deux cages d'escalier monumentales et parfaitement symétriques : une rareté architecturale. Rinaldi soupire : « *Pfff, rien à voir. Un romancier a le droit d'inventer ! Je n'ai pas écrit des romans pour syndicat d'initiative.* »

Place Saint-Nicolas, toujours, un autre habitué signale l'immeuble bourgeois dont le Café des Palmiers, une institution, occupe le rez-de-chaussée. Là, réside Romaine de Corsi, 93 ans, dernière amie bastiaise et complice de toujours d'Angelo, une vie de rêve partagée entre Bastia et Rome où elle a assisté, en septembre, à la création du cardinal de Corse, François Bustillo. *Dernières nouvelles de la nuit*, paru en 1997 chez Grasset, lui est dédié. Facile de la trouver : elle descend chaque jour, maquillée et très soignée, siroter une grenadine sous les platanes de la place. « *Angelo m'appelle régulièrement. Je lui demande : "Que fais-tu ?" Il me répond : "Que veux-tu que je fasse ? J'écris."* »

S'est-il baladé dans les rues de Bastia « *incognito* », comme le soupçonne Jacques Thiers ? L'universitaire aussi a connu les volte-face et les « *lapins* » de Rinaldi. Invité il y a une quinzaine d'années à prononcer une conférence à l'université de Corte, l'académicien s'était rétracté au dernier moment. « *Il faut lire les dernières lignes des* Roses de Pline [publié en 1987 chez Gallimard] *pour comprendre : il sait qu'il ne croisera ici que des morts* », dit Pascal Marchetti-Leca. Vite, ouvrir le Folio dont la couverture est illustrée par un bouquet de Fantin-Latour, désormais corné et abîmé par trois années d'attente, pour y trouver la citation. « *Rose, Fabio, Madeleine, Bianca, M. Tiberi, M. Solinas... Bruyères blanches ou bruyères jaunes, qui vit, vit ; qui meurt, meurt.* » Le romancier égrène la cohorte de ses disparus et transpose au passage un proverbe corse – « *comme souvent dans ses livres* », révèle Pascal Marchetti-Leca en récitant : « *Scopa nera, scopa bianca, à chi campa, campa, à chi more, more...* »

En novembre 2023 encore, l'écrivain est resté « *bouleversé* » par la mort de Marie-Jean Vinciguerra, un





Kamil Zihnioglu pour M Le magazine du Monde

Nadeau, amitiés nouées avec Jean-François Revel et Françoise Giroud, tout s'enchaîne. Antoinette, la mère d'Angelo, ne voit pas son fils drapé de l'habit vert et des lauriers lorsqu'il est élu quai Conti, en 2001 : elle repose depuis deux décennies déjà dans le caveau familial. Sous la Coupole se tient en revanche l'écrivain argentin naturalisé français Hector Bianciotti, un autre académicien, pilier de la maison Gallimard. L'ami qui a suivi dès le début la carrière d'« Angelo ». L'amant aussi, sur lequel Rinaldi a veillé jusqu'à la mort, en 2012, longtemps après leur séparation : *« Hector habitait dans le même immeuble que moi, au premier étage. À la fin, il perdait la mémoire. Je me réveillais, j'entendais son pas dans la cour. Il partait chez Gallimard, perdu, ne sachant pas où il allait. »*

Seule témoin insulaire de cette consécration, Romaine de Corsi, la bien nommée, a fait le voyage jusqu'à Paris. Elle représente l'île et le nouvel académicien la présente sans ciller comme une *« cousine »*. Dans son discours de réception, il ne peut s'empêcher de décocher quelques flèches : *« Depuis trois siècles et demi, compte tenu de la diversité de votre recrutement, toutes les provinces eurent un délégué parmi vous. À l'exception d'une seule, celle d'où je viens, où certains cherchent à mettre au dictionnaire, non pas un bonnet rouge, mais une cagoule. »* Comme dans ses livres, inutile de chercher le mot « Corse » dans son texte. Premier des « Rinaldolâtre », Pascal Marchetti-Leca, qui a organisé, depuis Calenzana, une collecte pour l'épée du récipiendaire, a droit de son côté à un joli Bristol : *« Est-il bien raisonnable d'acclimater en Île-de-France ce qui a, déjà, des proportions de fléau dans l'île tout court – le port d'arme ? »*

Trois ans ont passé depuis le Covid et *« l'affaire de la chute quai Conti »*. Angelo Rinaldi s'est remis, bonne nouvelle. Il a même accepté l'invitation de Pierre Assouline au festival Racines de ciel, à Ajaccio, et confirme son départ. C'est à nous d'escorter l'académicien de 85 ans jusqu'au terminal 3 de l'aéroport, de l'aider à monter dans l'avion et à en descendre, à Ajaccio. Après sa conférence sur son œuvre au Musée Fesch, il faudra le conduire chez *« Nana »*, une parente âgée, et sans doute lui ménager un arrêt sur ce banc du boulevard Lantivy, à Ajaccio, face à la mer, pour une photo. Après quoi, nous prendrons la route qui mène à Bastia.

Ce jeudi-là, dans la salle d'attente de l'aéroport, un mail s'affiche sur l'écran de nos deux téléphones portables. Objet : *« Mauvaise nouvelle. »* Le nouveau masseur d'Angelo Rinaldi, écrit l'organisatrice du festival où il est attendu, lui a *« tordu un nerf dans la cuisse. Il ne peut plus marcher. Il a tout essayé, infiltrations, etc., mais il souffre le martyre »*.

Depuis son appartement parisien de la porte Saint-Martin, Rinaldi s'excuse. *« C'est très douloureux. »* Puis, après une pause et nos questions : *« « Un acte manqué ? Peut-être avez-vous raison. Je ne crains pas les fantômes, mais je n'ai pas envie d'en croiser dans la rue. J'ai peut-être peur d'une certaine nostalgie. Mais enfin, je vous assure, je ne me suis pas interdit d'y aller. Nous irons, promis. »* Ⓜ